

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL.
Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 patucons par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 13. — Bataille de Trèves (Pyrenées-O.), par Latour-d'Auvergne, 1794.

MONTEVIDEO.

ERRATA.

Dans le n. d'hier 2^{me} page, 1^{re} colonne, 30^e ligne. lisez : joignent l'est de l'Europe à l'Ouest de l'Asie.

Même page, même colonne, ligne 46, lisez : sabres dorés des patriciens.

Id. id. ligne 47, lisez : grâce à cette immense, etc.

2^{ne} page, 2^{me} colonne, ligne 4, lisez ; aux jeunes républiques, etc.

2^{me} page, 2^{me} colonne, ligne 33, au lieu de il, lisez Oribe.

JUAN MANUEL DE ROSAS.

(Suite.)

Comme l'objet de Rosas n'était point de faire une expédition contre les Indiens, mais de conspirer contre le gouvernement établi, il campa avec le gros de son armée sur le COLORADO, et non pas sur un point du centre de la province, comme LAS SALINAS. De là, il détacha son avant-garde, composée de 800 hommes, qui avaient montré leur adhésion à l'ordre; il supposait que, loin de se révolter contre l'autorité légitime, ces hommes là coopéreraient plutôt en sa faveur; il mit cette avant-

garde sous le commandement d'officiers tels que le général Pacheco, les colonels Lagos et Flores, et les commandants Costa, Julianes, Meneses et Susviela, dont aucun ne lui inspirait de confiance, et qu'il devait par conséquent éloigner de la province, pendant que fermentait le levain révolutionnaire. Cette avant-garde, qui n'avait pour instructions, pour données pour indications, comme on l'a su depuis que l'ordre DE BATTRE LES INDIENS PARTOUT OU ON LES RENCONTRERAIT, s'avança 14 lieues plus loin que Choelechuel, c'est-à-dire 120 lieues plus loin que le corps principal de l'armée, sans rencontrer de tribus guerrières d'Indiens, poursuivant seulement quelques misérables bandes, qui, attaquées avec féroacité, ne se défendaient pas. On peut, certes, assurer que la division d'avant-garde, seule division qui prit part à l'expédition, ne rencontra jamais 300 INDIENS REUNIS. La preuve en est que cette même avant-garde, marchant à une aussi grande distance de son corps principal, sans infanterie, sans artillerie, sans réserve, sans ligne de communication, ne craignit pas de détacher une colonne de 200 hommes sous le commandement de Lagos, colonne qui détruisit une bande d'indiens, et tua quelques hommes, quelques enfants et quelques femmes. S'il y eut eu réellement des bandes immenses d'Indiens, dont Rosas se vanta plus tard d'avoir délivré la province, cette division n'eut point été aventureuse à une aussi grande distance de son

corps principal, surtout lorsqu'elle eut détaché 200 hommes sous le commandement de Lagos. Au RINCON DE LA INDIA MUERTA, les chefs de la division d'avant-garde, voyant que cette division marchait à l'aventure, et qu'ils se trouvaient à la veille, comme il arriva depuis, de se nourrir avec leurs propres chevaux, se réunirent en conseil de guerre, et demandèrent à Pacheco quelles étaient ses instructions. A la réunion, Pacheco se montra embarrassé, et répondit : " Tout ce que m'a ordonné le général, c'est de chercher les Indiens aussi longtemps que le permettrait la vigueur de nos chevaux, et de les battre si je les rencontre. „ Aussitôt que les officiers moins familiers avec lui se furent retirés, Pacheco dit au lieutenant-colonel don Geronimo Costa, qui avait provoqué la réunion : " Rosas ne m'a donné aucune instruction, et je ne suis pas dans le secret de ses plans. Il est vrai que, quand j'arrivai à l'armée, il me fit entendre que je serais son chef d'état-major; mais j'ai joué, dans son état-major, à peu près le même rôle qu'un caporal. „

La division de Pacheco s'avança jusqu'au point que nous avons indiqué, sous la conduite de guides excellents, qui avaient traversé ces parages, parcourus antérieurement par don Francisco Viedma, et décrits tout au long dans son mémoire adressé au marquis de Loreto, en 1784, par le colonel don Esteban Hernandez, qui se dirigea vers les Cordillères, par le Virrey Pino, par Zazaeta, par le pilote Peña,

FEUILLETON.

MARIE!.....

(Suite.)

J'ai beaucoup souffert, croyez-moi.... on s'accoutume à la présence de quelqu'un que l'on hait.... mais être sans cesse avec un être méprisable, se voir forcé parfois du lui parler.... de lui répondre.... C'est affreux ! et cette souffrance, ces dégoûts ont duré huit mois !

— Mais à son lit de mort, dis-je, n'a-t-elle pas du moins reçu de vous un mot de pardon ?

— E le se mourait.... je lui ai pardonné.

— Mais elle vous a prié pour son enfant ?

— Son enfant.... Eh ! que puis-je pour lui ? encore une fois, dites.... dites ? Croyez-vous qu'on puisse aimer l'enfant d'un autre ?

— Oui ! vous devez l'aimer, et vous l'aimerez ! Novel, la pécheresse n'est plus, votre ressentiment ne peut plus exister.... reporterez-vous sur le front de la créature naissante, la tache qui couvrait le front de sa mère ? Ce n'est pas votre enfant, dites-vous, mais si vous l'abandonnez, qui donc le recueillera.... Si vous ne l'aimez pas, qui donc l'aimera ? Ah ! vous êtes bon, Novel, vous ne ferez rien d'indigne de vous !

— Vous avez raison ! je dois veiller sur lui... ne suis-je pas son père aux yeux du monde ? Quant à l'aimer ! j'essaierai.

III.

Par une belle matinée de juin, nous cheminions, Novel et moi, sur la route de Sceaux à Châtenay. Dix huit mois s'étaient écoulés depuis la mort de sa coupable épouse, et Novel avait voulu que je l'accompagnasse dans sa première visite à l'enfant qu'il avait confié aux soins d'une rustique et vigoureuse habitante de ce petit village où naquit un grand homme.

Le ciel était pur et bleu, l'air tout imprégné de ces suaves parfums qu'il ravit aux fleurs printanières, g'issait sur notre visage et agitait les osiers et les saules verts dont est bordé le ruisseau qui côtoie le chemin. Tout entier au bonheur de jouir de ce bien être inlicible, que procure l'aspect de la campagne renaissante, je marchais silencieusement auprès de mon compagnon qui, de son côté restait muet et rêveur.

Cependant nous approchions de Châtenay ; quoique nous eussions l'adresse de la nourrice, il me semblait assez difficile de nous retrouver parmi toutes ces chaumières blanches que je voyais briller au soleil ; le hasard vint à notre secours : un petit paysan monté sur son âne, trottait derrière nous, je lui demandai s'il connaissait Mme Lecouteux.

— C'est-à la femme de M'sieu l'adjoint ? me répondit-il.

— C'est cela même, dit en souriant Novel, qui avait entendu ma question et la réponse du petit bonhomme.... Mme Lecouteux appartient à un des hauts dignitaires de l'endroit.... Conduis-nous chez elle, mon garçon, je te récompenserai de ta peine.

— Oh ! j'veux ben ! j'vas justement de c'côté-là.

Nous suivimes le jeune villageois et son paisible coursier, et grâce à eux nous arrivâmes bientôt devant la maison de monsieur l'adjoint.

Nouveau Cincinnatus, cet administrateur modèle partageait son temps entre les soins de sa charge municipale et ses affaires privées. Revêtu d'une blouse bleue, et le chef couvert d'un simple bonnet de coton, il était occupé à décharger une charrette de paille au moment où nous entrâmes dans la cour de sa pittoresque demeure, il nous fit d'abord un salut qui pouvait passer pour protecteur, puis quand il eut appris par la bouche de Novel le but de notre visite :

— Ah ! monsieur est le père de la petite Pauline, s'écria-t-il en mettant avec empressement sa fourche de côté.... Oh ben ! ma femme va être joliment contente de vous voir !.... vot' petite se porte comme un charme.... al' n'est pas ben grosse, mais c'est égal ; a n' chaume pas ici, allez ! Voulez-vous me suivre, messieurs. Eh ! Jean, finis de compter ces bottes-là, entends tu.... t'iras ensuite

par D. Pedro Zisur, par D. Juan A. Getty, et par presque tous les habitants de Patagones. Cette avant-garde ne découvrit donc point de territoire, n'ajouta pas de nouveaux terrains à la province de Buenos-Ayres, et n'extermina point de tribus belliqueuses, puisqu'il n'y en avait pas. Et ce fut là la seule colonne d'expédition, si nous en exceptons 400 hommes placés sous les ordres du colonel DELGADO BALBUENA, qui furent envoyés par Rosas jusqu'à LAS PUNTAS DEL SALADO, dans la direction du fort de San Carlos de Mendoza, pour voir s'il rencontrerait Aldao, qui devait opérer dans cette direction, et repousser les Indiens sur les Salinas, ce qu'il ne fit pas. Delgado ne rencontra qu'une tribu indienne, qu'il battit, et à laquelle il fit quelques prisonniers. Nous sommes donc raisonnablement portés à conclure que l'armée d'expédition de Rosas ne fit rien de ce qu'il avait promis, et que Rosas ne dit pas la vérité, quand il certifie que cette expédition a augmenté le territoire de la province de Buenos-Ayres, et détruit les tribus indiennes qui la ravageaient, et qui continuent à la ravager encore, comme le prouvent les rapports officiels que Rosas publie continuellement dans sa gazette, rapports où il est continuellement parlé d'attaques d'Indiens.

(La suite au prochain numéro.)

X.

NOUVELLES DU SOIR.

Nuñez s'est embarqué avec 30 hommes pour le Rosario, avec l'intention de réunir quelques débris de son corps, pour inquiéter les forces nationales qui cernent Urquiza. Mais la desertion menace de le laisser seul.

La desertion a déjà fait perdre plus de 200 hommes à Urquiza.

Esperons que les troupes orientales anéantiront les forces commandées par le gouverneur de l'Entre-Rios.

à la marie chercher des papiers qu'il faut que j' signe... Messieurs, j' suis à vous... J' vous d' mande excuse de vous r'cevoir comme ça ; mais vous savez le proverbe : Les affaires avant tout.

Après avoir donné ses ordres de maire et de fermier, M. Lecouteux se mit à marcher devant nous dans la vaste cour toute remplie de fumier et d'animaux domestiques, qui s'étendait devant sa maison ; puis il nous fit entrer dans une espèce de salle, au rez-de-chaussée, qui lui servait sans doute, à la fois, de salle à manger, de cuisine et de salon de réception, à en juger par son ancienne cheminée, sa large table de noyer, ses ustensiles de ménage et les insignes nationaux dont ses murailles étaient couvertes. Assise près d'une fenêtre ouvrant sur un fort beau jardin potager, était une bonne grosse paysanne qui se leva lors de notre entrée, en regardant son mari comme attendant de lui une explication nécessaire.

—Monsieur, dit-il à sa femme en lui désignant Novel, est le père de Pauline.

—Ah ! oui !... Ah ! je crois que je remets monsieur... Dame ! je n'vous ai vu qu'une fois, quand j'ai été chercher c'te cher' petite chez vous... et depuis, ça a toujours été vot' domestique qu'est venu apporter l'argent des mois et demander de ses nouvelles.

—C'est vrai ! mais aujourd'hui je veux voir... ma fille...

—C'est ben naturel... Ah ! as porte ben ! soyez tranquille, n'est ce pas, notre homme ?

—J'ai dit à ces messieurs...

—Elle est dans la chambre à côté... all' dort... j'vas l'aller chercher...

TROIS SEANCES AU DAGUERRETYPE.

J'avertirai le lecteur bénévole que je suis récemment arrivé dans la République Orientale, au port de Montevideo, avec un daguerretype d'une invention nouvelle, qui laisse beaucoup à désirer encore pour la reproduction des traits physiques, mais qui permet de donner un aperçu assez exact des qualités morales. Il m'est donc venu dans l'esprit une idée, bizarre, si vous le voulez, mais qui peut être utile. Si, avec les indications que me donne mon instrument encore imparfait, je n'arrive pas à un résultat satisfaisant, je supplie le public de s'en prendre plutôt au Daguerreotype qu'à celui qui l'emploie.

Français, j'ai dû naturellement m'attacher à reproduire tout d'abord l'esquisse de trois personnages, qui, dans les circonstances actuelles, ont joué, dans une comédie où les intérêts français ont été sacrifiés, le rôle le plus important et le plus remarquable. Les trois originaux de ces portraits sont MM. de Lurde, Pichon et Massieu de Clerval.

A tout seigneur, tout honneur. — M. de Lurde est ministre plénipotentiaire ; à lui donc les premières couleurs de ma palette.

M. DE LURDE.

Il nous est impossible d'indiquer aux spectateurs ce qu'était, il y a quelques années, M. de Lurde, soit au physique, soit au moral ; le passé n'est pas dans le domaine de l'instrument qui nous prête les détails nécessaires à notre esquisse.

Le visage, la physionomie, les allures naturelles de l'original, ne seront retracés par nous qu'imparfaitement, comme nous en avons averti le public. Peut-être y aura-t-il plus d'exactitude dans le portrait intellectuel et moral. La galerie jugera.

M. de Lurde a une physionomie impérieuse et sèche, une bouche dont il essaie de diminuer les lèvres pour se donner l'air fin, une taille qui n'a rien d'original ni de vulgaire (une taille *regular*), les mains bien faites et très blanches. Peut-être est ce pour ce motif que M. de Lurde a l'habitude de se caresser souvent le menton, et de faire papilloter aux yeux des visiteurs l'éclat miroitant des pierreries qui ornent ses doigts féminins.

Souvent, dans mon enfance, j'ai entendu recommander à ces enfants maudits de la grande famille humaine, *les maîtres d'étude*, de soigner le costume, pour imposer plus de respect aux écoliers indisciplinés. J'ignore si c'est pour cette raison que notre diplomate a une prédilection marquée pour le sévère habit noir orgueilleusement paré d'une décoration discrète, pour le pantalon souple et dessinant

—Non, ne l'éveillez pas, conduisez-moi vers elle.

—A votre aise ! venez... c'est par ici.

Nous suivîmes Mme Lecouteux dans une salle contigue à celle où nous étions entrés d'abord. C'était sa chambre à coucher. Deux berceaux aux rideaux d'une blancheur admirable se faisaient remarquer au pied du lit de la nourrice. Novel marchait derrière, il était pâle, sa poitrine se soulevait par bonds inégaux. La paysanne découvrit, en souriant d'un air de satisfaction, l'un de ces berceaux, et nous montrant l'enfant qu'il renfermait :

—La voilà, dit elle.

Pauline ! pauvre ange ! comme elle était déjà jolie ! comme sa figure annonçait bien ce qu'elle devint plus tard ! sa petite tête blonde appuyée sur ses bras mignons et rosés, elle dormait, et je la contempiais avec un bonheur mêlé de tristesse, et je regardais, penché sur elle et l'écoutant dormir, cet homme, les yeux humides, la respiration oppressée, le cœur gros de pensées et de souvenirs amers, qui devait trouver dans son âme l'oubli du passé et de l'amour pour cette enfant que Dieu lui avait confiée.

—Comment la trouvez-vous, André ? me dit Novel en se tournant vers moi.

—Elle ressemble à sa mère.

—Vous avez raison.

—Je l'ai sevrée il y a trois mois, fit la nourrice, elle commence à marcher... elle parle un peu... elle dit papa très bien... Voulez-vous l'entendre ?

—C'est inutile... je l'ai vue... c'est tout ce que je désirais.

Et Novel posa ses lèvres sur le front de la petite dor-

artistement les formes, pour les robes de chambre somptueusement orientales, et pour les bottes vernies : Je suis plutôt porté à croire que M. de Lurde n'est point persuadé de la vérité de ce vieux proverbe : *L'habit ne fait pas le moine*, et qu'il tient à lui donner un démenti diplomatique.

Le ministre plénipotentiaire du gouvernement français à Buenos-Ayres, représente fort bien matériellement. Ses équipages et sa toilette sont irréprochables ; la décoration de ses salons est exquise. Loin de blâmer ce luxe, nous serions tenté de l'envisager.

M. de Lurde est noble. Est-ce noblesse de la vieille roche ? Est-ce noblesse datant de 1830 ? Nous l'ignorons. A nos yeux d'ailleurs, l'une n'a pas plus de mérite que l'autre : nous les plaçons sur la même ligne.

Et puis, si nous entrions dans un examen critique à ce sujet, nous craindrions de placer M. de Lurde dans cette situation perplexes qui a fait dire à Béranger, notre grand poète :

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique

Le de qui précède mon nom ?

A Dieu ne plaise que nous donnions ce mérite à M. de Lurde !

Rousseau a dit quelque part : *il n'est pas bon que l'homme soit seul*. M. de Lurde n'est pas de cet avis : nous plaignons Rousseau. L'élégant diplomate a élevé un mur mitoyen entre sa dignité réservée, et cette *cohue* de français résidant à Buenos-Ayres : il n'est pas plus abordable pour les Argentins, soit fédéraux, soit unitaires. Il vit seul ; il s'admire seul ; il se représente seul ; il se complait dans sa solitude. Les employés que sa hauteur possède autour d'elle sont admis au baise mains. S'il ne parlait pas à quelque visage humain, il en serait réduit au rôle du lièvre de Lafontaine, à songer, et à songer creux.

Quant à sa conduite politique, M. de Lurde a donné deux exemples de fermeté ou plutôt d'ostentation.

Sa première visite fut rendue à Rosas, en grand équipage, genre Louis XV ; l'illustre *gaucho* le reçut en *poncho*. Lequel des deux a donné une leçon à l'autre ? *adhuc sub judice lis est*.

Quand à la note du 16 décembre, c'est un éclair que le tonnerre n'a pas suivi. Rosas s'est sans doute répété souvent en lui-même : à belle demande point de réponse. M. de Lurde s'est consolé sans doute en regardant Rosas comme un sourd-muet.

Et puis, après tout, quelle attention mérite le Rio de Plata pour l'élégant négociateur de Naples ? Quelle peine mérite cette *sauvagerie* ? Une voix secrète murmure sans cesse à l'oreille de M. de Lurde : patience ! et tu sortiras

meuse, puis rabaisant les rideaux du berceau.

—Tenez, madame, dit-il en mettant plusieurs louis dans la main de la paysanne, ceci est pour vous remercier de vos bons soins... je vous en donnerai le double lorsque je prendrai cette enfant chez moi... Mais cela n'arrivera que dans quelque temps... dans un an, peut-être... D'ici là... Je viendrai la revoir quelquefois.

La nourrice allait entamer une série sans fin de remerciements, nous ne lui en laissâmes pas le temps ; nous sortîmes. M. l'adjoint au maire était retourné à ses bottes de paille, il nous cria adieu de son grenier.

—Eh bien, André, me dit Novel quand nous fûmes à quelque distance de la maison de M. Lecouteux... êtes-vous content de moi ?... *Je l'ai embrassée !*

IV.

Il est des gens qui n'ont de courage ni pour le bien, ni pour le mal ; véritables girouettes tournant au gré des impressions passagères, au souffle du hasard, qu'il soit ou non favorable, bienfaisant ou cruel, ces gens-là passent leur vie à regretter ce qu'ils ont fait et ce qu'ils n'ont pas fait ; ils appellent sans cesse la fermeté à leur aide, et leur cœur ne donne jamais accès qu'à la faiblesse. C'est ainsi qu'ils sont éternellement malheureux, en rendant malheureux tous ceux qui les approchent.

Novel était du nombre de ces êtres sans caractère. D'abord, grâce à mes conseils, il avait consenti à ne pas éloigner pour toujours loin de lui l'enfant que lui avait laissée l'infortunée Marie. Pauline, élevée sous ses yeux, grandissait et se prenait à aimer de toutes ses forces celui qu'elle

de ce trou pour être élevé à un poste plus digne, comme la chrysalide qui devient papillon.

Depuis la note du 16 décembre, M. de Lurde est resté coi. Vaut-on le mot de l'énigme? M. Guizot a intronisé la politique discrète: M. de Lurde fait de la diplomatie discrète.

Au résumé, voici d'après les indications de mon instrument, la composition, l'essence de M. de Lurde.

Goût de la toilette.....	17
Pompadourmanie.....	23
Vanité.....	33
Rosophtobie.....	10
Solitaireomanie.....	10
Philocomie.....	7
Capacité.....	00

Total, 100

(La suite au prochain numéro.)

X.

(Elève de M. Daguerre.)

NOUVELLES D'ESPAGNE.

Nous apprenons que les officiers et les équipages de deux navires espagnols, en station à Malaga, se sont joints aux insurgés, à la nouvelle des derniers événements de Madrid, et qu'ils ont fraternisé avec eux. L'Espagne prend un aspect tout révolutionnaire. Comment le général Espartero, régent du royaume, s'en tirera-t-il?

FRANCE.

CHAMBRE DES DEPUTES.

PRESIDENCE DE M. SAUZET.—Séance du 10 mai.

La séance est ouverte à une heure trois quarts.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi sur les sucres.

La discussion générale est ouverte. La parole est à M. Mermilliod contre le projet de la commission et en faveur du projet de loi du gouvernement.

M. Mermilliod.—La question dont la chambre va s'occuper est une des plus graves et des plus importantes qui se soient débattues. Les nombreuses tentatives qui ont été faites depuis plusieurs années prouvent combien il est difficile de concilier deux intérêts en présence. Je dis plus:

le appelait son père; frère et chétive de corps, sans vigueur pour supporter le travail comme le plaisir, toute l'énergie de cette jeune fille semblait s'être concentrée dans un seul sentiment... une unique pensée... sa tendresse pour Novel! Sans cesse à ses côtés, attentive à ses désirs, épiait ses regards, elle quêtait un sourire, une parole, que sans pitié, il lui faisait souvent attendre vainement.

Novel ne pouvait apprécier le prix du trésor qu'il possédait; poursuivi par d'amers souvenirs, la tâche qu'il avait acceptée était trop lourde pour lui et ses efforts pour la remplir devenaient avec le temps de plus en plus pénibles. Parfois aussi, quand Pauline, que pensif il se plaisait à regarder sauter et courir devant lui; quand Pauline, s'arrêtant dans ses jeux pour s'occuper de son père venait s'asseoir sur ses genoux, en lui disant: "Embrasse-moi?" Novel semblait troublé, confus... son front s'assombrait... il obéissait machinalement à la douce prière de l'enfant, et s'éloignait aussitôt comme si elle l'eût offensé; mais moi, j'étais là... je restais près de celle que je chérissais autant que si elle m'eût appartenu: j'étais garçon sans famille, sans liaison importune... Où pouvais-je mieux placer mes affections que sur cet être maudit en n'isant? C'était moi qui la consolais de la froideur de son père. Je donnais des prétextes à cette froideur, et puis tard, quand la jeune fille me disait: "Mon Dieu! M. André, mon père ne m'a pas regardée aujourd'hui?" je tachais de lui faire croire qu'elle se trompait... qu'elle avait tort de souffrir, de pleurer... et j'essuyais ses larmes en pleurant moi-même.

Novel me remerciait chaque jour de ce que je faisais et pour elle et pour lui... Chaque jour il me promettait de

les tentatives infructueuses qui ont été faites à cet égard établissent qu'il est impossible de concilier l'industrie coloniale et l'industrie indigène. Un seul moyen me paraît possible et efficace dans la situation présente, c'est l'abolition du sucre indigène avec indemnité.

L'honorable membre entre ici dans quelques développements pour établir que le système de la commission est radicalement mauvais. La commission a voulu témoigner une grande bienveillance à l'industrie betteravière en maintenant son existence; elle a eu la prétention, pour arriver à ce but, de substituer un projet au projet du gouvernement. Eh bien! ce projet, qui se vante d'être libéral et impartial, est une atteinte formelle à la liberté de commerce; c'est un acte de vandalisme, c'est une chose, en un mot, anti-libérale et anti-française. En effet, le projet de la commission veut protéger le sucre indigène, et il lui déclare que sa production ne pourra excéder 30.000.000 h.; il va plus loin et il dit aux fabricans indigènes: Si votre récolte donne un rendement trop considérable, si le sol rend votre récolte trop abondante, vous paierez un droit au trésor et vous serez imposés en raison directe de l'habileté de vos procédés et de la richesse de vos récoltes. Enoncer de pareils faits, c'est les combattre d'avance.

M. Mermilliod abordant un autre ordre d'idées, s'attache à prouver que le projet de la commission n'est pas seulement défavorable au sucre indigène, qu'il est aussi défavorable au trésor. Depuis que le sucre indigène existe, le trésor a déjà perdu plus de 164 millions qu'il n'aurait pas perdus avec le projet du gouvernement. Ce projet, qui veut protéger le sucre colonial contre le sucre indigène en restreignant en quelque sorte à 30 millions de kilogrammes les productions indigènes, ne tient pas compte de la fraude.

La commission dit que depuis 1843, la fraude ne se pratique plus. C'est un triste argument que celui-là. On a oublié pour quelle raison la fraude ne se pratique plus. Ce fait résulte de l'annonce officielle de la présentation d'un projet de loi sur le sucre indigène ayant l'indemnité pour base. Cette indemnité devant se calculer sur la production des deux dernières campagnes, il est certain que les fabricans, loin de dissimuler leurs produits, les ont exagérés.

Pour peu que la régie s'y fût portée, ils auraient déclaré le double de leur fabrication. Je m'étonne que la commission ait insisté sur un fait dont l'explication est si naturelle, si simple, si irrésistible. (Approbation sur plusieurs bancs.)

On dit qu'on prendra des mesures pour réprimer la fraude; je voterai toujours, quant à moi, des mesures qui

se corriger de ses fatales préventions contre Pauline, et chaque jour il me donnait de nouveaux sujets de plainte et de découragement.

Ce fut de la sorte que Pauline atteignit sa quatorzième année. C'était alors une jeune fille mince, élancée, au visage pâle et angélique, aux manières affables et gracieuses... sa tendresse pour son père s'était accrue comme sa taille, et, de son côté, Novel parvenait à éprouver une sorte de plaisir auprès de Pauline... Je commençais à avoir confiance en l'avenir... avais-je tort d'espérer?

Un soir Novel me pria d'accompagner sa fille à l'Opéra-Comique. Il avait trois places dans une loge, et vous promit de venir nous rejoindre après neuf heures. J'acceptai.

On donnait alors le *Donino noir*, ce chef-d'œuvre d'Albert, où madame Damoreau était si ravissante de talent et de grâces. Assis derrière Pauline qui s'inquiétait déjà de ne pas voir arriver son père, je restais immobile, sous le charme de cette musique délicieuse, quand la porte de notre loge s'ouvrit et Novel entra, indifférent au sourire que lui adressa la jeune fille, il se pencha vers moi, et me dit d'une voix emue:

— Venez vite, il faut que je vous parle.

Et, comme Pauline se disposait à nous suivre;

— Restez.. restez! fit-il d'un ton sec; nous revenons dans un instant.

Pauline retomba sur sa chaise en me jetant un regard doilureux, et moi, frappé d'un sombre pressentiment, j'olés à Novel.

Il me prit par le bras, et m'entraînant dans le coin le moins éclairé du couloir.

— André, me dit-il, félicitez-moi, car mon vœu le plus

auront pour but de moraliser une industrie. Mais de même qu'avec les gendarmes il y a des délits et des crimes, de même avec une armée de commis on n'empêchera pas la fraude. Le projet de la commission, en subordonnant la gradation du tarif à l'augmentation de la production, est le stimulant le plus actif pour la fraude. (M. Berryer entre en ce moment dans la salle et monte au bureau de M. le président. On sait que M. Berryer doit prendre la parole pour soutenir la suppression du sucre indigène.)

La commission prétend qu'il est impossible que les fabricans se concertent entre eux pour obtenir une moyenne qui maintienne le droit entre 30 et 35 fr. Qui ne sent combien est peu sérieux cet argument. Il y aura simulation, simulation concertée, et les fabricans honnêtes en souffriront seuls. Ils seront victimes de la mauvaise foi des autres. Je souffrirai de ce que mon voisin aura exagéré sa production, je supporterai ma part de l'augmentation d'impôt qui en résultera. Ce qui sortira de votre projet, c'est la ruine des fabricans honnêtes et consciencieux; c'est la concentration de la fabrication indigène dans un petit nombre d'usines; c'est la lutte plus redoutable que jamais entre le sucre colonial et le sucre indigène; un état de souffrance pire qu'aujourd'hui pour tous les intérêts engagés dans la question.

Laissons donc à l'écart ce malheureux projet dans lequel la commission a prétendu se substituer au gouvernement. Arrivons au système du gouvernement.

Le projet du gouvernement est fondé sur la situation des colonies, sur le redoublement et l'avilissement de la production et la nécessité de leur conférer des débouchés; il est fondé sur le besoin d'échange entre la France et les marchés étrangers; il tend enfin à favoriser notre marine marchande et conséquemment notre marine militaire. Le seul moyen d'assurer tous ces intérêts est la suppression du sucre indigène. (Mouvements divers.)

Le rapport nie la détresse des colonies, sous le prétexte qu'elles exagèrent leur production. Il rappelle qu'en 1841 il a été importé 89 millions de sucre colonial. Malheureusement, la commission a oublié qu'en 1837 l'importation avait été de 87 millions 880 mille kilogrammes. L'augmentation de la production n'est donc pas si considérable. Du reste, il ne faut pas considérer quelle quantité a été importée, mais quelle quantité a trouvé place sur nos marchés et à quel prix. Surtout il ne faut pas oublier que le sucre est la seule denrée qui puisse faire vivre les colonies, et le marché de France le seul marché qui leur soit ouvert.

(La suite au prochain numéro.)

cher est exaucé. Je viens de rencontrer ici, dans le foyer, cet homme qui m'avait si lâchement trahi, il y a quinze ans, le temps, les voyages l'ont bien changé. Ce n'est plus aujourd'hui le vapoureux dandy d'autrefois... Mais la haine n'oublie point... Je l'ai reconnu... Je suis allé à lui... Cette fois il n'a pu s'enfuir... et en plein foyer... au milieu de personnes qui l'entouraient... devant ses amis, peut-être... je lui ai crié qu'il était un lâche!...

—Et qu'a-t-il fait?

—Rien... Il est devenu livide... il a voulu s'élaner sur moi... puis quelqu'un m'a remis sa carte... Et demain, je me bats avec le séducteur de ma femme... avec le père de Pauline...

—Grand Dieu! Et si vous succombez?

—Eh bien!

J'allais dire: Que deviendra Pauline? Mais le regard de Novel prit quelque chose de froid et d'ironique qui retint cette question sur mes lèvres... Pendant il avait diviné ma pensée, car il reprit à voix basse:

—Eh bien! si je suis tué, vous veillerez sur elle... Oh! vous ne l'abandonnerez jamais! vous, j'en suis bien sûr! André tenez... sur le point de vous dire peut-être un éternel adieu, je ne veux pas, je ne dois pas vous mentir plus longtemps... à vous... et à moi-même... non, malgré tous mes efforts, en dépit de mes résolutions, et de la beauté de cette jeune fille... je ne l'aime pas! Je ne puis l'aimer! l'aversion qu'elle m'inspire est au dessus de tout! Ne m'en veuillez pas de cet aveu, vous devez me plaindre, plutôt, de n'avoir pas su comprendre et accueillir le bonheur que le ciel m'envoyait; soyez donc son père, puisque je ne puis l'être, et, maintenant, André, rendez-moi le service que j'attends de votre amitié... j'ai besoin d'un témoin, permettez-moi de compter sur vous pour demain.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES.

—Le télégraphe n'est pas resté inactif aujourd'hui; il a apporté des nouvelles de l'Inde et de Madrid qui ne sont pas sans importance. Nous les reproduisons d'après les journaux du soir:

« Malte, 29 avril :

» Le *Liverpool* vient d'entrer avec la maille de l'Inde; il est parti de Bombay le 1er avril, en apprenant les derniers succès obtenus dans le Sind.

» Le gouverneur général a déclaré cet état réuni aux territoires de l'empire britannique, et nommé le général sir Napier gouverneur de la nouvelle province.

» L'esclavage y sera aboli et la navigation de l'Indus ouverte à toutes les nations.

» Des trésors considérables, évalués à plus d'un million sterling, ont été trouvés à Hyderabad; l'agitation ne régnait plus que dans le Bounde kund et sur les frontières du Sind.

» Les nouvelles de la Chine vont jusqu'au 22 février: elles sont favorables, sans cependant contenir aucun fait important.

« Madrid, 30 avril:

» M. Cortina a été nommé président du congrès par 95 voix contre 57.

» M. Alcina, le général Serrano, et MM. Madoz et Silva ont été nommés vice-présidents.

» Les secrétaires sont MM. Ovejero, Garnica, Prim et Somoja.

—Il est certain, écrit-on de Lyon, que nous aurons un camp à Villeurbanne, près de Lyon. La maison destinée au duc de Nemours est déjà désignée. On compte sur un rassemblement de trente-cinq mil hommes environ.

—La foule se porte avec empressement à Versailles, pour visiter les quatre nouveaux salons des Croisades, que le roi a donné l'ordre d'ouvrir au public.

—Ces jours derniers il a été fait sur les côtes de Hollande, près de l'île de Terschelling, quelques expériences très curieuses au moyen d'un appareil à pinger. Ces expériences ont même amené la découverte d'une frégate anglaise, la *Lutine*, qui y a coulé bas en 1709 avec des trésors en métaux précieux. On assure qu'on a déjà retiré quelques objets, et que les recherches sont continuées avec ardeur. Reste à savoir si cette belle trouvaille ne donnera pas lieu à des procès et si les avocats n'auront pas leur part du butin.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 11 août.

Brick brésilien, *Veriato*, de Buénos Ayres; suit pour Rio de Janeiro.

Zumaque anglaise, *Farrupilla*, de la Colonie.
Deux goélettes de la Colonie.

Sorties.

Peur Buénos Ayres, brick de guerre français, *Dupetit-Thouars*.

AVIS DIVERS

AVIS.

Le médecin soussigné, chargé de l'hôpital établi par la société philanthropique des dames Orientales, aura plaisir à recevoir tous ses collègues, soit nationaux, soit étrangers, aussi bien que les chirurgiens de tous les navires de guerre, qui voudront bien visiter l'établissement qui lui est confié, depuis 10 heures et demie jusqu'à 11 heures et demie du matin, et depuis 5 heures et demie jusqu'à 6 heures et demie du soir.

Montevideo, 10 août 1843.

BERNARDO CONSTATT.

PHARMACIE DE LÉNOBLE.

CALLE DEL SARANDI, A COTE DU MARCHÉ.

On trouvera les médicaments suivants.

- 1^o. Sirop pectoral pour le rhume;
- 2^o. Essence de Salspareille;
- 3^o. Capsules gélatineuses de Copahu.

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

AVIS.

Les créanciers qui auront des comptes à régler avec le sieur Pierre Boulicot sont priés de se rendre le vendredi, à 11 août, devant M. le juge de paix de la 4^e section, pour nommer un syndic définitif.

A AFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, « Parana », capitaine Loconte. S'adresser chez Ameyé et Michaud, maison Lavalleya.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gielis a reprise toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste Biné, maison Lavalleya, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles se feront honneur de mériter de plus en plus.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard: ayant grande partie de son chargement arrêté. Il

prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

M. Fontan Dominique, wagon, est prié de passer chez MM. Portal frères, rue Ituzango n. 32 pour retirer une lettre à son adresse.

AVIS.

Madame R. Allain, est invitée à passer rue du Cerrito n. 78, pour avoir connaissance de quelque affaire qui l'intéresse, on ne sait pas pour l'instant sa demeure actuelle.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'État, est en vente à la librairie d'Hernandez et à la dite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'elles en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrere.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *arscellaise*, le *Chanto du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Inprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.